

ATAVISME



Cheminot. — Mon grand-père était un avocat.
Tramptinel. — Je m'en suis bien douté tantôt quand je t'ai vu enlever à net tout le linge qu'il y avait sur la corde.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Une vieille publication française, que nous avons spus les yeux, constate que les deux mois les plus tristes de l'année, novembre et décembre, sont cependant les mieux partagés de tous au point de vue des fêtes populaires : novembre a la Toussaint, le jour des Morts, la Saint-Cécile, qui est la fête des musiciens, et la Sainte-Catherine, qui est la fête des vieilles demoiselles ; décembre a la Saint-Eloi, fête des forgerons et des orfèvres, la Sainte-Barbe, fête des artilleurs et des mineurs, la Sainte-Nicolas, fête des petits garçons, et enfin Noël, qui est la plus populaire de la série. On sait qu'autrefois chaque corps de métier avait son patron spécial dont on célébrait la fête à certains jours de l'année. Le choix de ces saints patrons n'avait pas été laissé au hasard. S'il est vrai que quelques corps de métiers, afin de mieux honorer leur fondateur ou leur chef, se mirent sous le patronage du bienheureux dont il portait le nom, il est plus juste de dire que la vie même des bienheureux dont on avait fait choix avait servi dans la plupart des cas à les désigner aux fidèles. C'est ce qui explique que saint Hubert, lequel était un grand veneur soit devenu le patron des chasseurs, et saint Yves, qui fut avocat et ne vola jamais ses clients, comme l'affirme le dicton populaire, soit devenu celui des gens de justice. Sainte Cécile même, dont on va célébrer la fête, avait des titres réels pour devenir la patronne vénérée des musiciens. Les Actes de cette bienheureuse, qui mourut vierge et martyre, nous disent qu'elle unissait souvent le son des instruments à sa voix pour chanter les louanges de Dieu.

Sa fête est célébrée chaque année dans bien des églises. C'est que sainte Cécile est restée avec saint Hubert, saint Crépin, sainte Barbe, saint Eloi, saint Yves et saint Fiacre, la plus populaire des patronnes de corporations. Encore pour saint Fiacre est-il assez malaisé d'expliquer que les bonnetiers et les jardiniers lui aient voué un culte si fervent. On dit bien que Fiacre était fils d'un roi d'Ecosse et que c'est d'Ecosse que sont venus les premiers ouvrages de bonneterie fait au tricot.

Sait-on, d'ailleurs, pourquoi saint Arnould est le patron des brasseurs, saint Odon le patron des fripiers, saint Roch le patron des plafonneurs, saint Maurice le patron des teinturiers, saint Paul le patron des cordiers, saint Antoine le patron des vanniers, saint Sylvestre le patron des sauniers, et saint Jean le patron des compositeurs typographes ? Il ne faut voir là, sans doute, que la marque de la dévotion particulière des premiers fondateurs de la corporation à l'un ou l'autre de ces saints patrons. On ne s'expliquerait pas autrement que saint Médard, par exemple, qui possédait le don de guérir, d'un simple attouchement, toutes celles de ses ouailles qui souffraient de névralgies, ait été choisi comme patron par les marchands de parapluies et non par les dentistes.

On s'explique mieux en revanche pourquoi sainte Catherine est devenue la patronne des vieilles filles. Il paraît qu'autrefois, dans quelques provinces, quand une jeune fille se mariait, l'usage était de confier à une de ses amies le soin d'arranger la coiffure nuptiale. Ce service devait lui porter bonheur et elle ne pouvait manquer de se marier à son tour dans le courant de l'année. L'expression *coiffer sainte Catherine* serait donc une ironie. Cette sainte étant morte vierge et martyre et n'ayant jamais eu besoin qu'on lui rendit le service en question, *coiffer sainte Catherine* équivalait, pour une fille mûre, à un brevet de célibat. Il est vrai d'ajouter qu'à côté de sainte Catherine les demoiselles désireuses de se marier trouvent dans sainte Agnès une patronne plus miséricordieuse.

Si la légende est vraie, les jeunes filles qui ont pour la sainte un culte fervent voient en rêve, la nuit précédant sa fête l'époux que ciel leur destine.

* * *

Autrefois, en France, la plupart des solennités des patrons de corps de métiers donnaient lieu à de grandioses cérémonies. De nos jours, les choses se passent plus simplement. C'est ainsi que pour "la Saint-Joseph" tous les membres de la corporation des charpentiers, assistent, le matin, à une messe chantée et s'assemblent ensuite dans un grand banquet, que terminent des chansons et des rondes. D'autres corporations accrochent à la devanture de leurs boutiques un rameau de sapin fleuri d'églantines et de roses ; quelques-unes enfin se livrent à des manifestations publiques et parcourent la ville, précédées de tambours et de fifres et conduite par quelque compagnon de haute stature qui brandit une canne enrubannée. Il faut bien reconnaître d'ailleurs que l'intérêt et l'éclat de ces fêtes ont singulièrement décliné depuis la Révolution. A l'époque où les corps de métiers étaient constitués en jurandes et en maîtrises, la solidarité était bien plus grande entre les maîtres, les compagnons et les apprentis. La piété était aussi plus vive. Chaque corporation formait une confrérie qui avait son autel et quelquefois son église à elle, qu'elle mettait son honneur à décorer luxueusement.

Le journal en question nous donne sur ces fêtes les détails les plus circonstanciés. Ainsi, les tailleurs de Morlaix faisaient chanter une grand-messe, à l'offertoire, le père abbé de la confrérie présentait un mouton blanc qui était ensuite conduit à l'hospice par tous les membres de la confrérie et donné en présent aux malades. Les bouchers célébraient leur fête les premiers jours de l'Avent. Après la cérémonie religieuse, on promenait dans les principales rues un bœuf qu'escortaient tous les membres de la corporation, bras nus et la hache sur l'épaule. Le cortège s'arrêtait aux carrefours et sur les places pour y faire le simulacre d'abattre l'animal ; pendant ce temps deux ou trois confrères faisaient la quête dont le produit était employé dans un festin.

Dans quelques villes de la Bretagne, la plupart de ces fêtes se sont perpétuées jusqu'à nos jours et les corps de métiers continuent à célébrer religieusement l'anniversaire de leurs saints patrons. Le matin de cet anniversaire un service funèbre est dit pour les ouvriers morts pendant l'année ; à l'offertoire, des commissaires présentent le pain pour le faire bénir, ensuite les ouvriers s'approchent de l'autel, baissent la patène et prennent un morceau de pain consacré : ces agapes fraternelles sont pour eux le symbole de la fraternité qui doit unir la grande famille ouvrière. Une fois la fête religieuse terminée, les commissaires, portant une corbeille de fleurs, se présentent chez tous les chefs d'ateliers et leur offrent un bouquet avec leurs vœux pour la prospérité de la maison. Puis, accom-

LA VÉRITÉ



Elle. — Il me semblait que vous m'aviez dit que vous étiez riche avant notre mariage ?

Lui. — Oui, en effet, je l'étais alors.